Rien n’est plus secret
qu’une existence féminine

Extrait de la publication

Du même auteur

Fonction maternelle, fonction paternelle,
Paris, éditions Fabert, 2011.

Un monde sans limite suivi de Malaise dans la subjectivation,
Toulouse, érès, 2011.

La condition humaine n'est pas sans conditions,
Paris, Denoël, 2010.

Avatars et désarrois de l'enfant-roi (avec Laurence Gavarini et Françoise Petitot),
Paris, éditions Fabert, 2010.

Y a-t-il un directeur dans l'institution ?
Rennes, Presses de l'EHESP, 2009.

Clinique de l'institution. Ce que peut la psychanalyse pour la vie collective,
Toulouse, érès, 2008.

Des lois pour être humain (entretiens avec André Wénin),
Humus-entretiens, Toulouse, érès, 2008.

Ce qui est opérant dans la cure (avec Lina Balestrière, Jacqueline Godfrind
et Pierre Malengreau), Toulouse, érès, 2008.

La perversion ordinaire, vivre ensemble sans autrui,
Paris, Denoël, 2007.

L'avenir de la haine,
opuscule publié par la Communauté française de Belgique, 2006.

Que serait un social qui ne serait ni théologique ni politique ?
(avec Pascale Belot-Fourcade, Jacqueline Bonneau,
Charles Melmann et Bernard Vandermersch),
éditions de l'Association lacanienne internationale, 2006.

Avons-nous encore besoin d'un tiers ?
(avec Élisabeth Volckrick), Toulouse, érès, 2005.

L'homme sans gravité, entretiens avec Charles Melman,
Paris, Denoël, 2002 ; Folio 2005.

Les Désarrois nouveaux du sujet
Prolongements théorico-cliniques au Monde sans limite,
Toulouse, érès, 2001.

De la maladie médicale,
Bruxelles, De Boeck-Université, 1993.

Il donc – Conversations avec Jean Oury,
en collaboration avec Pierre Babin, Paris, collection 10/18, 1978. Réédition
aux éditions Matrice.

Jean-Pierre Lebrun

Rien n'est plus secret qu'une existence féminine

érès

Extrait de la publication

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition
sous le titre de *Monique,* aux Éditions Jacques Antoine
à Bruxelles, dans la collection « Le Vice impuni », en 1987.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration de couverture :
Johannes Vermeer, *Femme lisant une lettre* (1662-1663),
huile sur toile, Rijksmuseum, Amsterdam

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2317-9
Première édition © Éditions érès 2001
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation…) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Extrait de la publication

J'ai parfois songé à composer une réponse de Monique,
qui sans contredire en rien la confidence d'Alexis,
éclairerait sur certains points cette aventure,
et nous donnerait de la jeune femme une image moins idéalisée,
mais plus complète.
J'y ai pour le moment renoncé.
Rien n'est plus secret qu'une existence féminine.

Marguerite Yourcenar
Préface à
Alexis, ou le traité du vain combat

Extrait de la publication

à Nicole Malinconi,
inévitablement…

Extrait de la publication

Avant-propos à la nouvelle édition

La nouvelle édition de *Rien n'est plus secret qu'une existence féminine* prend aujourd'hui une signification particulière dans mon parcours d'écriture. Cette lettre de Monique à son mari Alexis – le personnage que Marguerite Yourcenar a décrit dans son premier récit *Alexis, ou le traité du vain combat* –, écrite longtemps après qu'il l'eut quittée pour vivre son homosexualité, a été mon premier livre. À mon insu, il attestait déjà de la présence de plusieurs questions que, depuis, j'essaie de soutenir dans mes ouvrages.

Avec l'inconscient, on pourrait en effet avancer – non sans quelque prudence – qu'il ne s'agit jamais que d'un savoir toujours déjà su par le sujet mais dont il ne voulait – ou ne pouvait – jusque-là rien savoir. La distinction entre pouvoir et vouloir a ici tout son poids, car, effectivement, le « je n'en veux rien savoir » qui caractérise la névrose banale d'un chacun peut recouvrir un « je n'en peux rien savoir », au sens d'une aptitude dont le sujet ne dispose pas, voire même parfois d'une permission qu'il n'aurait pas reçue.

Extrait de la publication

Pourtant, cette possibilité d'un savoir dont je ne disposerais pas – ce « je n'en peux rien savoir » – pourrait bien être la forme contemporaine du « je n'en veux rien savoir » ! Non tant parce qu'elle résulte d'un refus de vouloir savoir comme l'affirme la version classique, mais parce que sa possibilité est encore restée dans les limbes, parce que l'émergence de ce savoir n'est pas encore à la disposition du sujet, tant il est resté un magma, comme à l'état de bouillie informe.

Tout ceci m'évoque aussitôt le célèbre texte de Freud à propos du lien pré-oedipien de la fille à la mère qui l'avait « surpris, comme dans un autre domaine, la découverte de la civilisation minoé-mycénienne derrière celle des grecs ». Et il ajoutait : « tout ce qui touche au domaine de ce premier lien à la mère m'a paru si difficile à saisir analytiquement, si blanchi par les ans, vague, à peine capable de revivre, comme soumis à un refoulement particulièrement inexorable [1] ».

Les coordonnées du discours social s'étant aujourd'hui considérablement modifiées – ainsi que je tente d'en rendre compte depuis la parution d'*Un monde sans limite* –, il n'est pas impossible que nous soyons de plus en plus souvent confrontés aux traces de *ce premier lien à la mère* chez les sujets. Et vu la péremption de l'appui

1. S. Freud, « Sur la sexualité féminine », dans *La vie sexuelle* (1931), Paris, PUF, 1999, p. 139.

Extrait de la publication

dans le patriarcat que pouvait prendre l'intervention paternelle, il n'est pas impossible non plus que ce changement atteigne tout autant le garçon qui lui aussi se trouve alors livré à ce premier lien à la mère, autrement dit à sa loi. Ainsi le « refoulement particulièrement inexorable » dont parlait Freud aurait cédé la prévalence à la manifestation à ciel désormais ouvert de ce lien premier, rendant ainsi compte de la fréquence de plus en plus grande de ce que j'ai depuis qualifié d'« économie de l'arrière-pays[2] ».

Or, c'est en écrivant cette lettre, en consentant à ce qu'exige le travail de l'écriture, que Monique quitte l'arrière-pays où elle était restée logée pendant sa vie commune avec Alexis. Et sans doute ai-je moi-même profité de la même façon de ce travail pour commencer à pouvoir me dire.

Depuis, j'ai pu mettre des mots sur ce que signifie de s'être si longtemps mis à l'abri, de s'être ainsi protégé, satisfait de rester ainsi dans de telles limbes : il en résulte cette « absence à soi-même » que j'ai commencé à décrire dans *La condition humaine n'est pas sans conditions*[3] : une manière d'être là sans y être vraiment, une façon d'exister qui ne s'inscrit pas, impliquant en quelque

---

2. Cf. l'introduction inédite à l'édition de poche dans J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite,* Toulouse, érès, 2011.

3. J.-P. Lebrun, *La condition humaine n'est pas sans conditions,* Paris, Denoël, 2010.

Extrait de la publication

sorte un désembrayage du travail de subjectivation. Une collègue avait, à cet égard, vu juste lorsqu'elle écrivait : « cette absence à soi, vacance d'existence, anesthésie ou désistement devant l'intolérable écorchure du désir est illustrée par Jean-Pierre Lebrun dans *Rien n'est plus secret qu'une existence féminine* ».

Mais Monique disait aussi comment l'écriture peut faire fonction de nouage, comment l'informe peut trouver son remède dans le travail de l'écriture. « Seule l'écriture est plus forte que la mère » énonçait déjà Marguerite Duras.

Jean-Pierre Lebrun

Mon très bon ami,

Nul doute que le temps soit venu de vous adresser cette lettre, et ainsi de répondre à la vôtre. Vous m'y disiez qu'il vous fallait me quitter. Vous mettiez ainsi fin à ce que vous pensiez être la vanité de votre combat intérieur. Surtout, vous y preniez le soin intense – pour lequel je vous suis reconnaissante – d'essayer de me faire comprendre le chemin qui avait été le vôtre. Vous teniez, Alexis, à ce que je vous comprenne, faute de pouvoir vous approuver.

J'ai longtemps tardé non seulement à vous faire parvenir ma réponse, mais surtout à entreprendre de l'écrire. C'est que, voyez-vous, il est impossible de forcer le temps. D'autant plus que celui auquel nous avons vraiment affaire n'est pas le temps qui se laisse compter

Extrait de la publication

en heures ou en jours, mais un temps intérieur sans horaire qui montre seulement une aptitude à se laisser imprimer, comme une mémoire, ou alors qui manifeste un refus incontrôlé de se laisser marquer.

Il m'est d'ailleurs souvent arrivé de prendre la plume et de commencer à vous écrire, mais, très vite, j'ai dû me rendre à l'évidence : elle ne faisait que glisser, que sans cesse dériver sur le papier, comme si celui-ci avait été glacé. Je n'arrivais pas à ce que se trace vraiment l'écriture. J'étais là, impuissante, sans obtenir de ma plume qu'elle recueille de moi une quelconque déposition. Vous dire que j'en souffrais serait peu dire. Je me lassais de ce désir que je sentais couver en moi, mais qui n'arrivait pas à naître à lui-même, comme condamné qu'il était à mourir sur la berge, avant même d'avoir accosté.

Il m'arrivait même de souhaiter pouvoir le déraciner de moi, l'arracher comme une herbe jugée intempestive. Mais je savais, ce souhaitant, que j'en serais davantage encore étrangère à moi-même. Cette nécessité de vous écrire, de répondre à votre lettre, était en moi, et vouloir qu'elle disparaisse, tant il était intolérable de ne pouvoir la réaliser, n'était en fait qu'aggraver cet insoutenable. Il fallait que je supporte la chose ainsi. J'ai dû vivre des jours, des mois, des années peut-être – il est très difficile de quantifier ce temps intérieur, et même si l'on y parvenait, cela ne rendrait nullement compte de l'intensité

de sa durée – avec cette nécessité en moi, en même temps qu'avec l'impossibilité de pouvoir y satisfaire.

Ne pensez pas, mon très bon ami – comme je suis sûre que vous le pensez, ou tout au moins que vous l'auriez pensé, je vous ai connu suffisamment pour pouvoir déduire certaines de vos réactions intimes –, ne pensez pas que j'aie pu résoudre cette tension en forçant la difficulté, en ayant davantage prise sur cette contrainte obscure qui m'obligeait sans cesse à remettre à demain ce qui s'imposait à moi le jour même. Au contraire, il faut que vous l'entendiez, au moins maintenant que l'enjeu n'est plus présent, que ma tiédeur n'est plus à vous troubler sans cesse en se faisant passer pour bonté, que le brouillard qui imprégnait mes pensées n'en est plus à opacifier les vôtres. Au contraire, vous dis-je, à chaque fois que je tentais de vaincre cette impossibilité, c'était comme si elle se faisait plus forte, plus pesante, et je finissais par me prêter davantage encore à l'intensité de ce dilemme. J'ai même craint, à plusieurs reprises, qu'à vouloir ainsi vous écrire, qu'à traquer de cette façon l'aboutissement de cette volonté intérieure, j'allais provoquer un désastre en moi, ou alors j'allais susciter la mort elle-même. Tout se passait comme si l'impossibilité qui m'assiégeait ne pouvait, cette fois, souffrir d'être contournée. Elle était telle que si par bonheur – ou par malheur, je puis le dire

Extrait de la publication

aujourd'hui – j'étais arrivée à la supprimer, c'était moi-même que, du même coup, j'aurais condamnée à la disparition.

Je n'ai pu la vaincre – si tant est qu'on puisse parler de vaincre – qu'en m'y abandonnant davantage, qu'en me laissant comme pétrir par elle. Je savais que j'avais à supporter cette impossibilité de vous écrire comme un vêtement se doit de tolérer sa doublure s'il veut tomber correctement. Je savais qu'il fallait que j'arrive à écrire avec elle, et non contre elle.

Peut-être en était-il de ces contradictions dans lesquelles je me débattais, comme des étangs de votre Woroïno natal. Je vous disais bien souvent de ceux-ci qu'ils étaient comme des grands morceaux de ciel gris tombés sur la terre et qui s'efforçaient de remonter en brouillard. La brume qui s'emparait de moi lorsque je voulais vous écrire m'empêchait de décider si c'était le ciel gris qui était descendu sur la terre, ou si c'étaient les eaux brumeuses qui étaient remontées vers le ciel.

Je dus longtemps naviguer pour retrouver ma voie dans ces grisailles qui prêtaient ainsi à l'équivoque.

Et un jour, en effet, j'ai perçu que le combat en moi s'éteignait, que c'était comme si à force de s'être opposés, les antagonismes en présence avaient fini non

Extrait de la publication

plus par se confondre, mais par se mêler si intimement l'un à l'autre qu'il leur devenait possible de se tolérer, et même pourquoi pas de se féconder désormais mutuellement. C'était un peu comme si chacun des adversaires avait dû prendre la mesure de l'indestructibilité de l'autre, quelle que soit la ruse qu'il avait mise au point. De ce fait, et seulement de ce fait, surgissait la possibilité de conjoindre leurs existences.

J'avais été, en somme sans m'en apercevoir, le théâtre d'une guerre muette, et ce que je croyais jusque-là une atteinte à mon existence m'apparaît maintenant comme sa condition même.

Il me faut bien reconnaître aujourd'hui qu'il en est souvent ainsi dans ce que l'on a coutume d'appeler les choses de la vie. Nous n'arrivons à faire nôtre que ce que nous tolérons comme contradictoire. Notre soif d'univocité nous entraîne souvent à faire taire en nous toute contradiction, alors que c'est de la possibilité de celle-ci que peut surgir notre vérité. De combien d'énergies vainement dilapidées, et de combien de ruses subtilement développées pourrions-nous faire l'économie si nous arrivions à faire le deuil de parler d'une seule et même voix.

Vous voyez, mon très bon ami, le travail intérieur que suppose la lettre que je vous adresse ici. Je ne

Extrait de la publication

voudrais aucunement le comparer au vôtre. Nous avons eu chacun notre chemin à parcourir, et il ne s'agit pas ici de minimiser le vôtre en vous montrant le mien. Nos routes ont définitivement divergé, il me faut le reconnaître même si le recul d'aujourd'hui me fait percevoir différemment le déroulement des événements.

Vous avez eu souvent beaucoup de mal – du moins m'a-t-il semblé, lorsqu'il est arrivé, plus tard, que vous laissiez transparaître un peu de vos sentiments intimes – à supporter la situation que vous aviez créée. Vous avez dû vous interroger sur l'opportunité de votre décision. La lucidité qui a accompagné votre choix a dû faire place à l'incertitude, au doute, et même aux regrets. De mon côté, la douleur ne m'a pas épargnée. À celle d'être quittée a succédé celle d'avoir à me questionner sur les raisons de cette rupture. Nous nous étions jusque-là protégés de ces douleurs, nous nous étions arrangés pour ne pas payer le prix de la vie. Nous avions voulu nous mettre mutuellement à l'abri d'une nécessaire blessure. De tout cela, il me fallait revenir, comme d'un chemin sans issue dans lequel je me serais trop longuement avancée. L'ampleur de ma déception a été à la taille du leurre dans lequel je m'étais laissée glisser.

Et si je vous écris aujourd'hui, cher Alexis de Gera, ce n'est point, croyez-le bien, pour revenir à la situation que maintenant je déplore, et qu'à ce moment-là

j'implorais de mes vœux. J'ai plutôt, à mon tour, l'espoir que vous me compreniez, que vous perceviez cela autrement, que vous supportiez de ne plus m'affubler des qualités que seule votre vénération vous avait fait prendre pour telles.

Car c'est en effet ainsi, mon bon ami, si vous pouvez vous reprocher de ne pas m'avoir assez aimée, de vous être contenté de vous attacher à moi, de vous satisfaire de ce que je vous devienne chère, j'ai de mon côté à me reprocher de vous avoir laissé me vénérer. J'ai permis que vous confondiez l'amour que l'on porte à une femme, toujours entachée d'insuffisances, et la vénération par laquelle c'est une femme inentamée que l'on consacre. Je vous ai laissé confondre, jusqu'à la lie, l'image qui vous habitait et la réalité que j'étais censée être à vos yeux. Vous en êtes venu à devoir consommer cette rupture pour vous remettre en ordre avec votre destinée. Vous en étiez arrivé à confondre intimement la photo dans le cadre et le verre qui la recouvre. Vous ne disposiez plus des instruments qui vous auraient permis de dissocier les plans, et comme il arrive parfois lorsque des photos ont séjourné trop longtemps dans leur encadrement, il n'était plus possible de détacher un tant soit peu la pellicule sans abîmer l'image, tant elle adhérait à ce qui était censé seulement la recouvrir. Vous étiez devenu prisonnier de ce qui était supposé vous protéger. Il ne vous restait plus dès lors qu'à me quitter ;

Extrait de la publication

ainsi, vous espériez sans doute que naisse ce que vous vous reprochiez de n'avoir pu faire advenir.

Ce que j'ai supporté de vous, jamais je n'aurais dû le tolérer, non que j'eusse dû m'en prendre à vous, ou vouloir vous transformer, mais j'aurais dû ne pas tolérer de moi que cela fût ainsi.

Ce ne sont pas vos actes que je regrette, c'est ma tolérance.

Vous pensez à tort, mon tout bon ami, que cette tolérance faisait partie de ces qualités que vous avez tant appréciées, et que d'ailleurs vous nommiez ma bonté ou encore ma compréhension. Sans doute ai-je à vous décevoir, et, du reste, c'est certainement pour ne pas avoir à le faire plus tôt que je vous ai laissé confondre mon indulgence avec de l'entendement ou de la bienveillance. Ce que vous appeliez bonté ou compréhension et que je vous laissais nommer de cette façon – tant sans doute j'avais besoin de votre complicité pour me laisser dans cette méconnaissance de moi-même – n'était en fait que l'apparence paisible et affectueuse qui émane de ces endroits où le vif de ce qui nous anime s'est complètement émoussé. Vous avez pris pour de la clémence, non une malveillance qui se serait contenue ou travestie, mais ce qui résultait de l'état d'étrangeté dans lequel je me trouvais par rapport à moi-même.

Extrait de la publication

Peut-être suis-je en train de vous heurter ? Sachez, mon bon ami, que ce n'est point mon intention. Je n'en suis plus à vous imputer ce que, depuis, j'ai compris n'être que la face apparente des choses : j'ai trop réalisé la secrète complicité que je partageais avec vous dans ce qui est devenu, non ce bonheur, mais, comme vous me l'écrivez, ce crime. Et si d'ailleurs il restait en moi un soupçon de reproche à votre égard, ce ne serait pas pour votre infidélité à vous-même, mais bien plutôt pour avoir négligé et méconnu la mienne.

Il est sans doute nécessaire, pour vous rendre justice de cette négligence, de prendre toute la mesure de ce qu'homme et femme ne trahissent pas de la même façon. Je pense même, cher Alexis, que seuls les hommes savent vraiment ce qu'est la trahison. Pour moi, il s'agissait plutôt de me contenter de me tenir en deçà de toute possibilité de tromperie. Car pour tromper, il faut déjà savoir, et de savoir, je restais éloignée.

La manière dont je trahissais, c'était de rester étrangère à moi-même et de m'en contenter. Ce que vous perceviez comme une constante bonté était bien plus la disponibilité issue de cette défection. Ce que vous preniez pour de la compréhension était bien plus une vacance d'existence qui naissait de l'absence de mes choix. C'est que je laissais la vie se passer dans mon corps, sans pour autant me laisser habiter par elle. Il ne

Extrait de la publication

s'agissait donc même pas de me mentir à moi-même ; ce qui était mon mensonge, c'était de rester en deçà de tout mensonge possible, de rester dans les choses avant même qu'elles ne soient susceptibles d'être dites, de tolérer que la vie me consume sans me laisser atteindre.

Je rejoignais ces étangs muets de Woroïno, mais comme avant qu'ils ne fussent des étangs, ou des ciels gris, ou des brouillards.

Je laissais la vie exister sans moi : vous, mais aussi mon enfant, ma maison, mes meubles, mes parures – celles-là mêmes dont parfois vous disiez qu'elles vous plaisaient, ce qui m'étonnait toujours, comme si un tel propos venait là évoquer un sentiment inconnu, étranger, qui n'entrait pas dans ceux dont je disposais. Tout cela me donnait bien sûr une apparente consistance, et pourtant ne m'atteignait pas vraiment. J'avais fini par être comme un corps qui se laissait faire, convaincu que toute adresse à son égard n'arriverait jamais à destination.

Je ne m'abandonnais point, je me désistais. Ne croyez pas qu'il s'agissait là d'un mouvement délibéré, ou même de la réponse subtile que j'aurais adressée à votre absence de désir à mon égard. Tout au plus trouvais-je dans votre trahison envers vous-même de quoi camoufler la neutralité dans laquelle je m'abritais. L'absence de votre désir

Extrait de la publication